

Les étudiants du collégial et le théâtre Un coup de foudre à préméditer

Marie-Louise Paquette

Numéro 30 (1), 1984

Jeunesse en jeu

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28427ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paquette, M.-L. (1984). Les étudiants du collégial et le théâtre : un coup de foudre à préméditer. *Jeu*, (30), 9-15.

les étudiants du collégial et le théâtre: un coup de foudre à préméditer

Mais qu'est-ce qui est donc susceptible, sur scène, d'intéresser le public étudiant? L'enseignant qui prépare son cours de théâtre (du moins le cours obligatoire) se heurte régulièrement à ce mystère. Perplexe devant la liste des diverses pièces à l'affiche, il cherche désespérément à faire le « bon » choix, c'est-à-dire à sélectionner des spectacles qui sauront séduire sans trop être racoleurs, faire réfléchir sans ennuyer, bousculer les préjugés sans trop scandaliser ou dérouter. Débat (c'est le cas de le dire...) cornélien, pas toujours simple à clore selon les sessions et, surtout, selon les saisons. Il n'est pas rare qu'un spectacle dont on aurait juré du succès déçoive les étudiants à un point tel qu'on pourrait craindre de ne pas les revoir de sitôt dans une salle de théâtre. Car emmener ses étudiants au théâtre, c'est un peu jouer le dangereux rôle d'entremetteur concoctant, de son bureau, la fragile rencontre de deux êtres qui, il est vrai, ont peu de chose en commun, mais qu'une simple étincelle suffirait à embraser. Que la scène et les 17-20 ans éprouvent de grandes difficultés à se rejoindre est un fait qui ne peut pas ne pas étonner ceux qui sont familiers, un tant soit peu, avec l'une et les autres. Ainsi, à partir de diverses expériences concrètes, je tenterai de dégager quelques tendances générales qui caractérisent la relation des étudiants du collégial avec le théâtre, et qui permettent, peut-être, de voir comment le cours Français-théâtre 202 pourrait transformer des cégépiens en futurs amateurs de théâtre, préférablement assidus et plus critiques.

ce qu'ils aiment d'emblée

Une première observation s'impose: l'importance surprenante du lieu théâtral. Beaucoup d'étudiants ne sont jamais allés voir une pièce (il serait intéressant, par ailleurs, de se pencher plus avant sur le problème du rapport des élèves du secondaire à la N.C.T., dont la mission « initiatique » est de plus en plus compromise), et ils entretiennent vigoureusement le mythe de la grande salle avec parterre et balcon, de la mystérieuse scène que dissimule le traditionnel rideau. Imaginez la tête de ceux qui se retrouvent à l'Espace Libre ou au café-théâtre La Licorne! « Enfin un vrai théâtre... », soupirent-ils en entrant au T.N.M. ou à la N.C.T., où l'organisation de l'espace les rassure parce qu'ils la reconnaissent (ou croient la reconnaître). La réorganisation du rapport scène-salle de même qu'une certaine intégration du public au spectacle les séduisent en théorie, mais il est peut-être imprudent de les soumettre à ces bouleversements dès la première expérience. Il serait pourtant faux d'affirmer que les étudiants réagissent « mal » au dépaysement. Disons plus exactement que cela les excite, les émoustille. Lors d'une représentation de *Enfin*



Enfin duchesses des Folles Alliées au Théâtre Expérimental des Femmes: la séduction conjugée de la comédie et du lieu inhabituel. Photo: Cécile Truffault.

*duchesses*¹, au Théâtre Expérimental des Femmes, ils se sont littéralement esclaffés devant les estrades et les petits coussins remplis de sable, créant, de ce fait, une atmosphère plutôt survoltée. Aucun problème lorsque la pièce est une comédie; les ondes déagées de part et d'autre se rejoignent et la magie opère. Cela fut moins heureux, cependant, pour *Addolorata*², au café-théâtre La Licorne, pièce plus sérieuse et cérébrale à laquelle le public étudiant a fort peu « accroché », tout occupé qu'il était à boire de la bière et à trouver les salles de toilettes! Néanmoins, les réactions outrées (« C't'un trou icitte! »), sarcastiques (« Aie, c'est chic! ») ou enthousiastes (« C'est flyé, mais j'aime ça! ») me semblent préférables à l'espèce d'apathie vaguement ennuyée qui envahit les jeunes lorsqu'ils prennent place dans un « vrai » théâtre.

Le décor et les costumes demeurent évidemment des valeurs sûres pour gagner l'admiration du public étudiant. Bien que ce dernier ait parfois tendance à se moquer de la piètre tentative d'évocation du réel effectuée par le théâtre, comparativement au cinéma, la fascination des choses, des objets qui « sont là », existe malgré tout. Spécialement si tout est grand et beau! *La Mandragore*³, au T.N.M., a ravi les

1. Pièce des Folles Alliées mise en scène par Jacques Girard avec la complicité de Jacques et de Pierrette Robitaille. Production des Folles Alliées présentée au Théâtre Expérimental des Femmes du 1^{er} au 26 mars 1983; en reprise au Théâtre de Quat'Sous du 4 au 29 mai 1983. (Voir la critique qu'en fait Diane Miljours dans *Jeu* 28, p. 145-146.)

2. Pièce de Marco Micone mise en scène par Lorraine Pintal. Production du Théâtre de la Manufacture présentée au café-théâtre La Licorne du 16 février au 13 mars 1983. (Voir la critique qu'en fait Adrien Gruslin dans *Jeu* 27, p. 140-143.)



Guy Thauvette et France Desjarlais dans *Addolorata* au café-théâtre La Licorne. Photo: Cécile Truffault.

cégépiens par son décor et ses costumes colorés, ses trouvères et ses musiciens juchés jusque dans les loges. Le spectacle « total », où s'unissent musique, ornements, habits, mécaniques astucieuses, acteurs nombreux et enjoués, exerce un irrésistible attrait sur les étudiants aguerris ou non. Le *Tartuffe*⁴ n'a suscité que des louanges dont l'expression frôlait parfois le cliché, mais d'une sincérité qui reconforte l'enseignant qui se reprochait peut-être le trop grand conformisme de sa sélection. Il en va de même de l'*Amadeus*⁵ (encore au T.N.M. ! simple et pur hasard). Enthousiasme marqué et à peu près général ! La performance d'acteur d'Albert Millaire est loin d'être étrangère à cette réaction. Les étudiants ont peu souvent l'occasion d'observer un acteur se mesurer à un rôle très exigeant. Lorsque cela se produit, c'est un peu la profession d'acteur qui se voit revalorisée à leurs yeux. Il sera toujours plus facile, ensuite, de leur faire découvrir qu'un bon acteur n'est pas nécessairement spectaculaire, qu'il existe des performances d'un autre genre, etc. Et puis, que répliquer à ceux qui affirment : « C'est la première fois que je m'ennuie pas ! » ou « J pense que j'aime ça, le théâtre ! » ? Leur dire qu'ils n'ont, en fait, apprécié que l'aspect divertissement, préférant la fuite à la conscientisation de leurs vrais problèmes ? Que le théâtre ne doit pas satisfaire le spectateur, mais plutôt le bousculer, lui jeter au visage l'injustice, la barbarie, l'intolérance de notre société ? Peut-être

3. Texte et mise en scène de Jean-Pierre Ronfard. Coproduction du Centre National des Arts et du Théâtre du Nouveau Monde créée au C.N.A. le 22 octobre 1982 et présentée au T.N.M. en novembre 1982. (Voir la critique qu'en fait Pierre Lavoie dans *Jeu* 26, p. 123-124.)

4. Comédie de Molière mise en scène par Olivier Reichenbach. Production du Théâtre du Nouveau Monde présentée du 7 octobre au 5 novembre 1983. (Voir la critique qu'en fait Diane Pavlovic dans *Jeu* 29, p. 138-143.)

5. Pièce de Peter Shaffer traduite et mise en scène par Olivier Reichenbach. Production du Théâtre du Nouveau Monde présentée du 18 novembre 1983 au 7 janvier 1984.



bien que oui, après tout . . . Mais, obligatoirement, d'une manière qui ne les rebute pas, en graduant les difficultés d'approche et de compréhension; une manière qui devrait donc admettre, en cours de route, certains compromis.

cette fameuse L.N.I.

Un de ces compromis, c'est sûrement la Ligue Nationale d'Improvisation. S'il existe un choix gagnant à tout coup, ce sont les matches de théâtre à la salle Alfred-Laliberté! Ce choix constitue un compromis non pas sur le plan de la qualité, mais plutôt dans la perspective d'une transformation éventuelle des étudiants en futurs amateurs de théâtre. Le jeune qui aime la L.N.I. (et c'est presque automatique) est-il mieux disposé à apprécier ces mêmes acteurs en d'autres circonstances? On peut en douter. . . Pourtant, la L.N.I. est un élément de la vie théâtrale à Montréal qu'il serait gênant d'ignorer. D'autant plus qu'on la réclame, et vigoureusement! On a beau souligner que la compétition n'est pas le véhicule idéal de la créativité, que les improvisations comiques ont complètement écrasé les autres (et c'est dommage), rien n'y fait. C'est sa spécificité qui rend la L.N.I. à la fois si populaire et si problématique dans un cours de théâtre. D'abord, l'astucieuse association hockey-théâtre. L'organisation du lieu théâtral en aréna « déconstipe » l'atmosphère. Les jeunes spectateurs se sentent plus farauds puisque la scène n'est plus ce lieu privilégié, mais une sorte de fosse aux lions où l'on espère bien voir les acteurs s'entre-dévorer. Pour une fois, au théâtre, les jeunes sont favorisés par rapport aux acteurs quant à l'organisation de l'espace. De son côté, l'improvisation détruit le respect mythique dû à celui ou à celle qui sait le texte, qui possède et maîtrise le déroulement futur de l'action. *Pouvoir immense. Cet acteur, en bas, n'est plus ce personnage spécial auquel un auteur a consacré tant de mots, mais un égal qui attend anxieusement qu'un arbitre lui impose un thème (comme ce professeur de théâtre qui impose de voir une pièce et de la critiquer). « Ohh! . . . qu'est-ce qu'y vont pouvoir trouver. . . Y s'ront jamais capables! », s'exclament les étudiants à la lecture du thème: « Minou, minou, minou. »* Et de rire, et de se prendre la tête à deux mains à l'idée que les acteurs vont peut-être se casser la gueule! Le goût du sang n'est pas loin. Pourtant, peu d'étudiants lanceront effectivement leur « claque » et peu resteront dupes du supposé pouvoir que confère le vote. Le rapport de forces demeure quand même favorable aux acteurs. Ils ont tant d'imagination et de créativité! On a prétendu qu'au hockey, les Québécois sublimaient leurs frustrations sociales et politiques; la L.N.I. permettrait-elle aux spectateurs (et aux jeunes en particulier) de sublimer leur supposé manque de culture et d'imagination? Si, à ses débuts, la Ligue Nationale d'Improvisation se voulait un bon coup de pied (mérité d'ailleurs) au snobisme intello-bourgeois du théâtre traditionnel (ou plutôt à son cadre), n'est-elle pas en train de glisser vers le coup de pied dans le vide, juste pour le plaisir? En attendant de trancher ce douloureux dilemme, les enseignants du collégial emmèneront leurs étudiants à la L.N.I., une session sur deux. . .

un âge sans répertoire

On se doit également de souligner l'absence du groupe des 17-20 ans du répertoire québécois ou, à tout le moins, sa terrible sous-représentation. Entre l'univers théâtral réservé aux enfants qu'ils ont été et celui qu'habitent des personnages ressemblant peut-être à leurs parents, les cégépiens, êtres hybrides d'une race elle-même



Un théâtre «déconstruit»: la Ligue Nationale d'Improvisation. Photo: Pierre Brault.

un peu floue (l'adolescence), ont peu de chance de se reconnaître pour mieux se critiquer. Les cégépiennes bénéficient, toutefois, de la créativité forte et nouvelle des femmes, individuelle et collective. Les personnages sont vrais et variés. Il n'est guère surprenant que les étudiantes se sentent plus d'affinités pour la scène puisqu'elles ont, maintenant, davantage leur place dans l'univers dramatique. Les grands oubliés sont certainement les garçons à qui l'on n'offre que la panoplie de rôles antipathiques, du père irresponsable à l'horrible macho, sans oublier l'éventuel violeur ou le gars de taverne! Il est significatif que, lorsque des groupes de garçons se cherchent un texte, par exemple pour un atelier d'interprétation, il faille éplucher systématiquement le répertoire québécois de la bibliothèque pour se retrouver avec *En attendant Gaudreault*⁶ ou d'autres pièces ne collant que très peu à leur vécu. C'est pourquoi *Syncope*⁷, présenté à l'Atelier Continu, m'a semblé un choix pertinent en cette session d'hiver 1984. De bons rôles masculins, vraisemblables, ni bons, ni méchants, simplement humains et attachants; particulièrement ce jeune punk désespéré et cynique qui devrait établir, avec le public des 17-20 ans, un lien intense. Tous les éléments nécessaires au coup de foudre semblent réunis: une salle sympathique, sécurisante tout en demeurant intime, des costumes réalistes, bien à l'image de ceux qui les portent, un décor dépouillé mais astucieux, fascinant dans son austérité où trône, magique et gigantesque, la chaîne stéréo, idole technologique. La forme même du texte, série de flashes plus agressive qu'à l'ordinaire, convient bien à un public qu'accrochent les images éclairs, les images chocs, plus en tout cas que les démonstrations savantes aux relents scolaires et pédagogiques. La fin abrupte, un peu dérangeante pour les amateurs de déroule-

6. Pièce d'André Simard publiée chez Leméac, en 1976, sous le titre de *Cinq Pièces en un acte*.

7. Pièce de René Gingras mise en scène par Yves Desgagnés. Production de Médium médium présentée à la salle Fred-Barry du 7 janvier au 12 février 1983; en reprise à l'Atelier Continu du 6 janvier au 11 février 1984. La pièce a également été sélectionnée par l'A.Q.J.T. pour son 15^e Festival québécois de jeune théâtre. (Voir la critique qu'en fait Diane Pavlovic dans *Jeu* 27, p. 143-145.)

ments psychologiquement logiques, ne les désorientera pas. Sa symbolique seule s'imprégnera, un peu comme le négatif d'une photographie.

une stratégie délicate

L'effervescence créatrice autour des *Cauchemars du grand monde*⁸, à la salle Fred-Barry, est une autre condition favorisant la rencontre des étudiants et de l'art théâtral. Il ne faut pas s'y tromper, s'il existe un certain conformisme chez les cégépiens, il n'est quand même, généralement, que de surface. Il cède aussi, assez facilement, le pas à une plus grande ouverture d'esprit pourvu qu'on le « mine » habilement, à petites doses. Si les étudiants butent fréquemment sur les nobles ruses du théâtre, c'est que, la plupart du temps, ce qui se passe sur les planches ne leur ressemble pas, ne les intéresse pas. Par contre, dès que l'on reconnaît quelque chose de soi, c'est toute la scène qui prend vie.

Oui, le coup de foudre qui frappe le jeune spectateur et l'art dramatique, celui qui peut les réunir magnifiquement, est trop complexe pour être laissé au hasard. L'entente semble naturelle, mais quoi de plus apprêté, de plus manigancé que le naturel ou le spontané? C'est pourquoi tous doivent y oeuvrer, artisans du théâtre, auteurs, acteurs, spectateurs et enseignants. Car il est des saisons où la question ne paraît plus être: « Comment intéresser les jeunes au théâtre? », mais plutôt: « Quoi faire pour que le théâtre s'intéresse (enfin) aux jeunes...? »

marie-louise paquette

8. Pièce de Gilbert Turp présentée dans trois mises en scène différentes: la première de l'auteur, la deuxième de Claude Poissant et la troisième de Jean-Luc Denis. Production du Théâtre Petit à Petit présentée à la salle Fred-Barry du 12 janvier au 4 février 1984.